



## CULTURE

# Deux longs-métrages de Mikio Naruse creusent une vallée de larmes

Des inédits tardifs du peintre des affects japonais sont à redécouvrir en salle

### REPRISE

**A**u spectateur occidental, le cinéma japonais offre une histoire encore largement inexplorée, dont on n'a pas fini de remonter le cours. Preuve en est, deux films tardifs et inédits de Mikio Naruse (1905-1969), *Derniers chrysanthèmes* (1954) et *A l'approche de l'automne* (1960), font surface dans les salles de répertoire et viennent compléter la connaissance qu'on avait de ce cinéaste flottant et mystérieux.

Naruse était un orfèvre des impressions, un peintre climatique des affects, sachant saisir par petites touches comment l'existence se laisse miner par les douleurs secrètes et les hontes bues, celles qui se lisent dans le regard ou le silence des autres. Attaché au quotidien, son art, d'une retenue exemplaire, drainait une mélancolie profonde, inconsolable, comme le dépôt que laisse au cœur le simple passage du temps.

Les deux œuvres évoquent les difficiles conditions de vie, dans le Japon d'après-guerre, entre privations et sacrifices. Elles ont surtout un décor en commun, le *shitamachi*, quartier de la plaine de Tokyo, dont le nom signifie « ville basse », habité à l'époque par les classes populaires et d'apparence pittoresque, ayant suscité toute une veine cinématographique.

#### L'amour et la honte

*A l'approche de l'automne* est, de surcroît, un film de l'enfance,

chose rare chez Naruse. Hideo (Kenzaburo Osawa) débarque à Tokyo avec sa mère, Shigeko (Nobuko Otowa), veuve et sans ressources. Elle confie son fils à la garde de son oncle épicier pendant qu'elle va travailler comme hôtesse dans une maison de plaisir. Tâche infamante qui rejaillit sur Hideo, regardé en coin par sa famille d'accueil, moqué par les gamins du quartier. L'enfant se lie d'amitié avec Junko, également fille d'hôtesse, qui l'emmène se promener sur les ponts ou sur les toits des centres commerciaux.

Commencé sur un ton léger, le film vire au drame subreptice. Naruse aborde, à travers son jeune héros, un sentiment de désaffiliation : cette zone irradiante où l'amour se confond avec la honte, où l'attachement se sent talonné par la possibilité de l'abandon. Lors d'un passage magnifique, Hideo et Junko fuguent vers le bord de mer, mais n'y trouvent que terrains vagues et zones en construction. Ils sont alors les petits-cousins des gamins errants du néoréalisme italien ou des *Quatre Cents Coups* : rejetons d'une modernité qui ne veut pas d'eux et ne leur promet rien.

*Derniers chrysanthèmes*, inspiré de plusieurs nouvelles de Fumiko Hayashi (1903-1951), se tourne vers un tout autre pôle de l'existence, celui de la maturité féminine. Kin (Haruko Sugimura), geisha émancipée grâce au pécule amassé, coule une retraite grippe-



sou, portée sur l'usure, les placements et la rente immobilière. Tous les mois, elle fait la tournée de ses locataires, d'anciennes collègues sur le retour qui n'ont pas su se prémunir aussi bien qu'elle.

L'une, Tamae (Chikako Hosokawa), souffrante, garde le lit. L'autre, Tomi (Yuko Mochizuki), grille ses moindres subsides dans les machines à sous. Toutes deux font des ménages. Elles ont aussi des enfants déjà grands, qui les soutiennent et ne pensent qu'à une seule chose : échapper à leur condition en se mariant.

Ces femmes sont telles que la société les a faites, telles, surtout, que cette dernière les recrache quand elle n'en a plus besoin. Rudes et dures, sentimentalement asséchées, comme Kin. Ou démunies, pauvres et cacochymes comme Tamae ou Tomi. Mais ce cimetière des geishas renvoie aussi à une situation historique : ce passé glorieux où elles faisaient encore tourner la tête des hommes était celui pas si lointain du Japon impérial. Avec la défaite est venu leur propre désastre.

Naruse filme l'après-guerre comme le rendez-vous de ces revenants d'une histoire non surmontée. Il guette, chez ces femmes calcifiées ou appauvries, la persistance fantôme d'un raffinement d'antan, de ces manières courtoises, de cette sophistication qui firent leur splendeur. Autant de souvenirs voués à partir en fumée avec le corps qui lâche, avec la solitude promise. L'amertume d'exis-

ter n'est autre que ce lit de souvenirs fanés. Du très grand art. ■

MATHIEU MACHERET

*Derniers chrysanthèmes (1954, 1 h 19). A l'approche de l'automne (1960, 1 h 41), films japonais de Mikio Naruse.*

**Les deux œuvres  
évoquent  
les difficiles  
conditions de vie  
dans le Japon  
d'après-guerre,  
entre privations  
et sacrifices**

